

La radicalité politique au bout du travail : du suicide des ouvriers aux suicides en série des employés

Grégory Cormann



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/803>

DOI : 10.4000/quaderni.803

ISSN : 2105-2956

Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

Édition imprimée

Date de publication : 5 mai 2014

Pagination : 73-83

Référence électronique

Grégory Cormann, « La radicalité politique au bout du travail : du suicide des ouvriers aux suicides en série des employés », *Quaderni* [En ligne], 84 | Printemps 2014, mis en ligne le 05 mai 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/803> ; DOI : 10.4000/quaderni.803

La radicalité politique au bout du travail : du suicide des ouvriers aux suicides en série des employés

Grégory
Cormann

*Chef de travaux au
département de Philosophie
Université de Liège*

Le 17 décembre 2010, Mohamed Bouazizi, jeune Tunisien diplômé de 26 ans, s'immole par le feu à Sidi Bouzid près du siège des autorités locales après que la police eut contrôlé son échoppe de vendeur ambulant de fruits et légumes. L'événement suscite l'émoi dans la population tunisienne et finit, après une tentative de récupération maladroite, par provoquer le départ précipité du président-dictateur Ben Ali. La mort de Mohamed Bouazizi, quelques jours après son immolation, déclenche ainsi la séquence politique du Printemps arabe. Le 12 octobre 2013, Alain Vigneron, brigadier chez Arcelor-Mittal à Liège, se suicide. Travailleur ayant gravi les échelons au sein du laminoir de Chertal, militant syndical très investi, il n'a pas supporté les nouvelles mesures de réductions de l'emploi ordonnées par la multinationale de Lakshmi Mittal. Le suicide d'Alain Vigneron ne suscite aucune révolution ; sa mort ne met pas en fuite le magnat indien de la sidérurgie. Peut-être même l'enrichit-elle, comme un média l'a rappelé dans un échange – qui a fait débat – entre deux de ses marionnettes les plus célèbres¹. Il n'en reste pas moins que cette médiatisation prolonge le dernier acte de son combat et fait écho à son ultime souhait d'avoir un enterrement public.

Depuis 10 ans, d'autres suicides, nombreux, s'invitent régulièrement dans l'actualité. Les journaux télévisés notamment font le compte macabre des salariés des grandes entreprises françaises, EDF, GDF Suez, Renault, France Télécom, etc. qui se sont donné la mort. Ces suicides en série ont donné lieu à plusieurs procès visant à faire reconnaître ces suicides, souvent commis sur le lieu de travail, comme des « accidents de travail ». Les travailleurs concer-



nés, techniciens, techniciens qualifiés ou cadres, étaient souvent suivis depuis longtemps pour dépression. Ils ne supportaient plus leurs conditions de travail, le surmenage, des pratiques de harcèlement ou la perte des valeurs de l'entreprise pour laquelle ils travaillaient. L'analyse politique de ces situations ne va pas plus loin. Chacun de ces suicides serait *seulement* l'acte désespéré d'un employé au bout du rouleau ayant mis son énergie et sa confiance dans une organisation qui a fini par le décevoir puis par le broyer. EDF ou France Télécom sont peut-être responsables de ces morts mais c'est au prix d'une confiscation psychologique et d'une dépolitisation complète de l'acte commis.

Quelle efficacité politique pourrait-on en effet trouver à se laisser affecter, à se laisser hanter par la dépression et par les faiblesses de ces salariés loyaux jusque dans la mort ? Comment y trouverait-on autre chose qu'une occasion de pitié ou, au mieux, d'indignation ? Leur suicide ne serait que l'envers dramatique des bons sentiments propagés par le manifeste de Stéphane Hessel et par l'image d'un homme très âgé qui a aimé la vie jusqu'au bout malgré un parcours de vie pas toujours facile. On comprend du même coup les conséquences d'une analyse tronquée de ces suicides en série. Je chercherai ici à approfondir la signification politique de tels actes perpétrés sur soi-même, qu'il serait précipité et brutal de réduire à un aveu d'impuissance. Il s'agira donc aussi d'interroger les figures de l'engagement politique qui sous-tendent l'injonction vide et sans contenu de s'indigner. Il ne peut certes pas s'agir de condamner un mouvement comme celui des indignés de façon unilatérale, mais bien de réfléchir sur certaines conditions d'efficacité de

telles indignations.

Engager son propre corps dans la lutte

Comment faire valoir une exigence lorsqu'on est réduit à l'impuissance ? C'est la question que Sartre posait au moment de réfléchir, au début des années 1970, sur la situation des prisonniers politiques en France et en Allemagne. Il répondait : en agissant sur son propre corps². Notre corps est en même temps notre point de vue sur le monde et une portion de ce monde ; il est de la conscience *et* du monde. Le corps est donc à la fois le dernier instrument dont un homme dispose, au fond même de son impuissance, et la seule partie du monde sur laquelle il lui est encore possible d'agir. Sur cette base, Sartre pouvait ainsi faire une description des grèves de la faim des militants emprisonnés de la Gauche prolétarienne ou, quelques années plus tard, des membres de la première génération de la Fraction Armée rouge comme des techniques du corps, certes étranges mais efficaces dans certaines conditions, où le corps, loin d'être simplement une surface où viennent s'inscrire les déterminations sociales, est également le lieu d'une action-limite, d'une *action sur soi*, d'une action qui, pour se perpétuer, se retourne sur soi, se fait action sur place³.

Dans l'article d'intervention que je viens d'évoquer, « Violence et grève de la faim », Sartre décrit la grève de la faim comme un « *suicide lent et spectaculaire* ». La formule peut surprendre. D'évidence, le gréviste de la faim ne veut pas mourir. Il met sa vie en danger, il prend le risque de mourir en mimant la mort pendant un certain temps, *en faisant le mort*, parce qu'il n'a pas d'autre moyen de rendre son combat, ses motifs



et ses valeurs visibles. C'est cela que signifie l'adjectif « spectaculaire » : exposer son corps aux conséquences de la privation de nourriture afin de rendre visibles ses revendications. Plus profondément, s'il s'agit de « *faire scandale* », comme le soutient aussi Sartre, et de susciter une émotion publique, c'est qu'il s'agit de produire une image de soi forte et exigeante malgré les obstacles rencontrés et malgré l'impuissance. L'objectif poursuivi est de se montrer fort afin de contester la prétention du camp adverse (l'État, les patrons) qui se croit et se présente comme plus fort qu'il n'est⁴. Parler de « suicide » en la circonstance accuse le paradoxe : l'acte accompli contre soi-même aggrave *d'un coup* la situation du protagoniste par la décision de prendre sur soi la violence ; mais, d'un autre point de vue, cet acte décisif permet de rendre visible la violence subie *dans la durée* – c'est cela produire une autre image de soi – sur et dans son corps lui-même. La grève de la faim est dès lors *comme une mort au ralenti* où le corps sert de surface d'exposition à une violence qu'il était jusque-là impossible de manifester.

Qu'en est-il alors du suicide proprement dit, lorsque le paradoxe s'accuse encore par la décision de mourir ? Comment inscrire dans la durée, c'est-à-dire donner une efficacité politique, à un acte à ce point radical qu'il supprime celui qui l'accomplit ? Comment le combat peut-il continuer alors que celui qui le mène s'est effectivement et définitivement retiré de la scène ?

Le suicide comme reconstitution d'une mémoire politique

De façon déclarée et résolue, Alain Vigneron

avait pensé depuis longtemps à la nécessité de donner une suite médiatique et politique à son acte. Il a laissé une lettre à un de ses collègues et ami dans laquelle il demande, d'une part, que cette lettre soit lue à l'église pendant son enterrement et, d'autre part, qu'y soient aussi affichés les panneaux qu'il a préparés⁵. Il faut dire que le suicide d'Alain Vigneron est à certains égards un suicide au second degré : son acte est en effet réfléchi comme la continuité du suicide d'un autre travailleur d'Arcelor-Mittal, le suicide de son ami Freddy. Par son geste, Alain Vigneron veut récupérer ce suicide en donnant à son tour sa vie : « *Merci, Monsieur Mittal. Combien de familles allez-vous encore détruire ? Mon ami Freddy s'est déjà pendu, maintenant moi et tous les autres.* »⁶. L'intention du travailleur est clairement d'entretenir par son suicide la mémoire des personnes qui ont, avant lui, rendu les armes, qui ont abandonné la partie à bout de leurs forces. Faute de pouvoir encore lui accorder sa confiance pour garantir un emploi, Alain Vigneron émet, sur le même panneau n° 6, le souhait que l'État veille à maintenir le « souvenir » des ouvriers métallurgistes décédés, à maintenir le souvenir de leur mort bien entendu mais aussi le souvenir de leur vie, de leur savoir-faire et de leur solidarité. « *J'espère que le gouvernement mettra au moins un monument à l'entrée des sites en souvenir des métallos avec les noms des personnes qui ont perdu la vie à cause des capitalistes.* »⁷.

Alain Vigneron sait que la sanction symbolique d'une cérémonie à l'église remplie d'ouvriers en tenue de travail est nécessaire mais ne suffit pas. Un monument est nécessaire. Il y pense manifestement comme à un monument aux morts de la lutte contre le capitalisme, où serait gravé le nom



des personnes qui ont laissé leur vie, comme on a fait sur les « Monuments aux morts » des grandes guerres du XX^e siècle. Il peut bien imaginer la fin de la sidérurgie wallonne ; il ne peut pas et ne veut pas imaginer la disparition des sites industriels qui ont accueilli ces activités. Comme autant de « cimetières d'acier »⁸, ces sites ont vocation à rester pour garantir le souvenir de ceux qui y ont consacré, parfois sacrifié, leur vie. Si, comme beaucoup de témoignages l'ont rappelé, Alain Vigneron luttait plus pour les autres que pour lui-même et s'il avait le souci de transmettre son expérience⁹, son suicide donne ainsi une leçon de lutte politique. Le panneau réalisé par l'ouvrier d'Arcelor-Mittal est un véritable récit, un bout de sa biographie, qui, en même temps qu'il dit le désarroi et l'épuisement, raconte une séquence politique. Les premiers mots du panneau expriment d'un même souffle les deux registres : « *Le malheur, la bataille commence.* » La suite du panneau témoigne, par ses retours en arrière et par ses inscriptions marginales, des malheurs *et* des moments de rassemblement et de lutte. Jusqu'au propos final qui, malgré le suicide et la mort, a le souci de faire mémoire de la bataille qu'il a menée pendant 31 ans pour bien faire son métier.

En somme, Alain Vigneron réussit ainsi à prendre appui sur ce qui reste des « *communautés stabilisées* »¹¹ auxquelles il continue d'appartenir (l'Église, le syndicat) afin de faire passer son message au-delà de sa mort. Avec ses camarades, il se projette ainsi dans un avenir où le souvenir de leurs engagements continuera de hanter la mémoire des vivants. L'image du cimetière d'acier est exemplaire de cette *hantise* très particulière qu'un combat politique vise à instaurer malgré les difficultés, malgré les échecs, et même

malgré la mort. Cette hantise n'est bien sûr pas celle qui provoque la panique et l'effroi. Il ne s'agit pas de se laisser hanter par la déprime de quelqu'un ou par l'échec d'une mobilisation. Il est question de *devenir un souvenir*, de se reconstituer ou de se refaire une dernière fois, de façon à donner une image de soi individuelle et collective qui conjure la séparation. Dans cette perspective, la lettre laissée par le suicidé ne doit pas être comprise comme une explication du suicide. Une telle lettre c'est le suicide qui cherche à se donner une suite. C'est à cette condition qu'il peut être considéré comme autre chose qu'une « affaire privée », comme il est tentant de le penser, même du côté syndical¹².

Les suicides en série, ou comment des hommes sortent de l'ombre

Dans le cas des nombreux suicides observés dans les grandes entreprises françaises, les commentaires se font souvent insistants sur les faiblesses psychologiques des employés qui se sont suicidés. Comment pourrait-il d'ailleurs en aller autrement ? Souvent, les personnes concernées ont été fortement impliquées dans le fonctionnement modernisé de leur entreprise. Ils en étaient des relais, sinon zélés, du moins convaincus¹³. Ce qui manque en tout cas pour produire un autre récit de ces vies professionnelles et privées brisées, ce qui fait défaut pour permettre un contre-récit, c'est de pouvoir s'appuyer sur des savoirs spécifiques et sur une culture professionnelle irréductible à l'organisation managériale du travail. Dans ces conditions, le suicide d'un individu peut difficilement se faire le support d'une contre-image qui témoigne d'une force aux limites des efforts qu'elle est capable de soutenir. Le suicide risque



alors d'apparaître, sans reste, comme une affaire privée. Il ne demande pas des comptes, parce qu'il n'engage aucun « contre-capital »¹⁴ dans un ultime geste de défi.

Toutefois, les suicides en série ne sont peut-être pas que la comptabilité macabre de tristes affaires privées. Quelque chose se passe dans cette opération de mise en série. On peut bien considérer que ces hommes – les cas recensés sont le plus souvent ceux d'individus de sexe masculin – n'ont rien d'autre en commun que de faire partie d'un même compte. La cohorte réunie *post mortem* n'en possède pas moins une certaine réalité en tant que réalité statistique, comme l'ont remarqué Isabelle Bruno et Emmanuel Didier¹⁵. Une précision s'impose toutefois : si la statistique peut constituer une « ressource pour la résistance et l'imagination politiques »¹⁶, c'est à la condition d'assumer de façon radicale sa dimension performative. Elle reconstitue en effet un corps qui n'a jamais existé, plutôt qu'il n'existe qu'à rassembler des individus morts en tant justement qu'ils ont choisi de se donner la mort. Ces suicides en série constituent ainsi une communauté fantôme qui peut à son tour prétendre hanter l'image que nous nous faisons des rapports sociaux contemporains.

Ce *corps fantôme* des suicidés de France Télécom ou d'EDF reste une réalité sinistre. Comment pourrait-on en effet « observer » sereinement une communauté qui ne peut se « stabiliser » et « s'engager » qu'après la mort de ceux qui la composent ? Mais cette communauté des suicidés met brutalement en cause la représentation du travail qu'on peut trouver dans certaines productions culturelles contemporaines, notamment à la télévision et au cinéma. Ces hommes *qui sortent*

de l'ombre d'une société pour laquelle ils ont pu se sentir très adaptés constituent une image de soi qui se pose en totale contradiction avec la représentation du travail et de la société qui y est aujourd'hui popularisée.

En mettant en avant des transformations socio-techniques telles que la publicité ou les voyages à longue distance, des séries comme *Mad Men* (2007) ou *Pan Am* (2011), par exemple, imposent l'image d'une société moderne dont la généalogie remonte aux États-Unis des années 1950-1960. On y rencontre certes les conflits sociaux et politiques violents de l'époque, mais considérés sous le prisme des communautés particulières dont nous suivons les « aventures » professionnelles. Dans ces productions, la communauté qui nous est présentée est une communauté de collègues, de gens qui travaillent ensemble, qui sont parfois adversaires mais qui passent leur vie au travail, favorisant ainsi des relations amicales et amoureuses¹⁷. Dans ce contexte, il s'agit pour les collègues-amis de rivaliser d'ingéniosité pour permettre à leur entreprise de continuer à remplir sa mission d'« intérêt général », de circulation et de communication des hommes et des nouvelles valeurs sociales¹⁸.

Dans cette « généalogie » du monde du travail contemporain, toute dimension politique a disparu. Les rapports sociaux sont doublement limités : ils sont, d'une part, réduits à des rapports personnels entre collègues ; ils correspondent, d'autre part, à une communauté globale abstraite, incarnée par le souci de ces apprentis-sorciers de constituer le plus large public possible de consommateurs. La conflictualité des relations de travail est dès lors doublement invisibilisée,



d'un côté par la confusion des relations professionnelles avec des rapports privés, de l'autre par sa dissolution dans l'abstraction de rapports sociaux globalisés. Le conflit disparaît sous les prétentions de cette double transparence sociale.

À cause de leur opacité même, les suicides en série sont en porte-à-faux à l'égard de cette double transparence. Leur concentration dans certains secteurs éveille aussi l'attention. Comment ne pas s'étonner en effet que les cas les plus médiatisés concernent l'industrie automobile et les entreprises de télécommunication, celles précisément qui semblent garantir à tout le monde une inscription minimale dans un monde social moderne délivré de ses violences les plus extrêmes ? Les suicides d'employés de grandes entreprises qu'on a constatés ces 10 dernières années, ainsi que la violence des rapports de travail contemporains vers laquelle ils font signe, exigent par conséquent qu'on cherche à en proposer une autre histoire.

Le suicide comme critique de la distinction sociale et comme autopsie intellectuelle

En réalité, l'image de cette communauté de suicidés est la seule image qui permette encore de faire la jonction entre ces travailleurs et leurs conditions d'existence. Il y a près d'un siècle, Kracauer s'est attaché à décrire une nouvelle « *catégorie sociale* », celle des « *masses d'employés* »¹⁹ qui peuplent la ville de Berlin dans les années 1920. Dans son livre sur *Les employés*, Kracauer montre comment les stratégies de *distinction* des employés à l'égard des ouvriers ont fini par se retourner contre eux en une impuissance dont la formule est donnée au terme d'une

courte biographie réduite jusqu'à la corde : « *Ce qui me reste, c'est le suicide.* »²⁰.

On sait qu'en Allemagne la catégorie sociale de l'employé (*der Angestellte*) s'est distinguée de celle de l'ouvrier (*der Arbeiter*) dès la fin du XIX^e siècle, beaucoup plus rapidement que cela n'a été le cas dans d'autres pays comme l'Angleterre et les États-Unis. Fondée sur l'efficacité bureaucratique, l'organisation de l'industrie allemande relayée par des décisions étatiques avait doté les employés d'un statut et de privilèges qui les différenciaient des ouvriers et visaient à les tenir écartés des organisations socialistes²¹. Kracauer décrit sur le vif la mise en cause de cette alliance entre capitalisme et bureaucratie par l'évolution du capitalisme et par la crise économique des années 1920 : malgré la détérioration de leur situation économique et la perte de reconnaissance symbolique des tâches qu'on attend d'eux²², les employés continuent de tenir à une image du travail intellectuel (non manuel) – et de la culture dans laquelle ils baignent – qui les empêche de voir que la situation dont ils ont pu bénéficier jusque-là a changé.

Ces couches sociales, écrit Kracauer, « *restent attachées à des différences qui ne font que jeter la confusion sur leur situation* »²⁷. Or, la distinction dont ces employés sont fiers les rapproche d'une condition sociale qui n'existe plus – le « *mode de vie bourgeois* » du XIX^e siècle –, les désunit par la surenchère qu'ils en font les uns envers les autres²³, et les sépare des ouvriers à la condition desquels le contexte économique et l'organisation du travail tendent pourtant à les assimiler.

« *La masse des employés se distingue du pro-*



létariat ouvrier par le fait qu'elle se trouve spirituellement sans abri. Elle ne peut pour le moment trouver le chemin qui la conduirait chez les camarades, et la demeure des concepts et des sentiments bourgeois, où elle résidait, n'est plus que ruines, car l'évolution économique en a sapé les fondements. »²⁴.

À cet égard, la situation de l'ouvrier est préférable. Sa situation économique est parfois « supérieure » à celle de l'employé ; elle est en tout cas supérieure du « *point de vue existentiel* » dans la mesure où « *sa vie de prolétaire conscient se déroule sous l'abri des concepts du marxisme vulgaire, qui lui disent au moins ce qu'on attend de lui.* »²⁵. Pour sa part, l'employé se distrait dans une « *attente culturelle* », relayée notamment par le cinéma, qui favorise le *statu quo* en dissimulant « *les monstruosité et les fondements* »²⁶ de l'ordre social.

La vertu critique du livre de Kracauer, aujourd'hui comme en 1930, est d'attirer l'attention sur le destin d'une catégorie sociale invisibilisée parce qu'elle est d'abord invisible à elle-même. Il s'agit, on le voit, d'un paradoxe : il ne faudrait pas comprendre par là que cette catégorie sociale n'est pas reconnue comme telle ; c'est au contraire parce qu'elle a réussi à se distinguer de la classe ouvrière et constitue un groupe social réel (*a real social group*²⁷) qu'elle devient invisible à elle-même. Les stratégies de distinction sociale sont devenues pour elle un vecteur très important d'une déstructuration collective d'autant plus dure qu'elle se conjugue avec le maintien des apparences d'une « *construction idéologique* »²⁸ valorisante. D'une façon dramatique, les suicides des années 2000 apparaissent dans la brutalité de

leur acte comme l'ultime façon de donner forme à cette communauté invisible dont les médias de masse n'ont pas cessé depuis un siècle de produire des images déformées.

L'autre mérite d'un ouvrage comme *Les Employés* de Kracauer est de rappeler que l'« invisibilité » sociale des employés est également liée à un aveuglement de la critique sociale. Si les employés sont une catégorie sociale invisible, s'il s'agit d'un « *domaine inconnu* »²⁹ des études sociologiques, remarque Kracauer, c'est parce que les chercheurs en sciences sociales sont eux-mêmes des travailleurs intellectuels soucieux de maintenir leur différence sociale à l'égard d'autres catégories ou d'autres sous-catégories sociales. Étudier la condition sociale des employés, dans ses fondements et dans ses monstruosité ultimes, suppose dès lors une forme d'enquête sociologique qui soit en même temps *autopsie* de celui qui fait cette enquête. En tant qu'enquêteur, il s'agit de se laisser habiter par l'étrange image de soi-même que réalise *in extremis* la communauté des suicidés. Les statistiques ne sont plus alors de grande utilité. Il faut assumer de parler à la première personne³⁰, non pas pour parler à la place des autres, non pas pour se faire le porte-parole de quiconque, mais pour pouvoir *se regarder par ses propres yeux*. S'il n'est peut-être pas simple de contribuer, voire seulement d'imaginer une « *alliance organisationnelle* [des employés] *avec la classe ouvrière* »³¹, un objet d'étude aussi violent, paradoxal et fantomatique que les suicides en série dans les grandes entreprises d'aujourd'hui réanime l'exigence, intellectuelle malgré tout, de « *promouvoir quelque chose de réel, de démontrable : la politisation de sa propre classe* »³².

N · O · T · E · S

1. Cf. la séquence des *Guignols de l'info* du 17 octobre 2013 entre PPD et Monsieur Sylvestre coiffé d'un turban.
2. J.-P. Sartre, « Violence et grève de la faim », in *J'Accuse*, n° 2, Paris, 15 février – 15 mars 1971, p. 15.
3. S'agissant de la relation de l'anthropologie sartrienne avec le projet de Marcel Mauss d'un relevé des « *techniques du corps* », je me permets de renvoyer à G. Cormann, « Émotion et réalité chez Sartre. Remarques à propos d'une anthropologie philosophique originale », in *Bulletin d'Analyse Phénoménologique*, vol. 8, n° 1, Liège, 2012, pp. 286-302. Sur l'étude de la grève de la faim chez Sartre et la réflexion sous-jacente sur l'efficacité d'un acte politique, ainsi que sur la position critique de l'intellectuel, voir G. Cormann & J. Hamers, « „Ce qu'il est con...“ Des idées aux corps. Sartre, Baader et la grève de la faim », in *Les Temps Modernes*, n° 667, Paris, janvier – mars 2012, pp. 31-59.
4. Je m'inspire ici des réflexions sur la violence politique que mon collègue de l'Université Catholique de Louvain Fabio Bruschi a récemment développées à propos du passage à l'action directe des militants des Brigades Rouges et de Prima Linea, et du film *Do You Remember Revolution* (Loredana Bianconi, 1997), dans le cadre du Festival des Libertés (« Les moyens justifient-ils les fins ? », Bruxelles, 19 octobre 2013).
5. « *Et que la presse soit au courant de mon acte. J'ai fait des panneaux, je voudrais qu'ils soient à l'église, que tout le monde voie pourquoi j'ai mis fin à mes jours.* » (Lettre d'adieu d'Alain Vigneron, dont des extraits sont par exemple repris dans un article de *L'Humanité*, « Un ouvrier sidérurgiste belge d'Arcelor se suicide : „Mittal m'a tout pris, mon emploi, ma famille“ », 15 octobre 2013, <http://www.humanité.fr>, consulté le 18 novembre 2013).
6. Je cite ici un passage du panneau désigné par A. Vigneron comme le panneau n° 6, qu'on peut voir dans son intégralité dans le reportage du Journal télévisé de la télévision locale liégeoise RTC, « Les funérailles émouvantes d'Alain Vigneron », 16 octobre 2013, <http://www.rtc.be>, consulté le 18 novembre 2013.
7. *Ibid.*
8. La formule, froidement belle et énigmatique, est utilisée dans un compte rendu de la cérémonie d'enterrement publié sur le site du Parti des Travailleurs de Belgique. Lise Jamagne, « Témoignage de l'enterrement d'Alain Vigneron », 17 octobre 2013, <http://www.ptb.be>, consulté le 18 novembre 2013.
9. Un court texte en marge du texte principal du panneau n° 6 l'exprime avec force, en jouant sur les adjectifs possessifs : « *Je me suis battu avec mes problèmes et j'ai abandonné ma famille pour sauver notre emploi.* » Voir le zoom sur cette note marginale dans le reportage du Journal télévisé de RTL, « Funérailles émouvantes d'Alain Vigneron, l'ouvrier d'Arcelor-Mittal qui s'est suicidé », 16 octobre 2013, <http://www.rtl.be>, consulté le 18 novembre 2013.
10. Je reprends ici le vocabulaire de Cédric Lomba dans l'article qu'il a consacré au suicide d'Alain Vigneron. Cf. C. Lomba, « Un homme est mort, une classe joue sa survie », in *Contretemps*, 29 octobre 2013, <http://www.contretemps.eu/interventions/homme-est-mort-classe-joue-sa-survie>. Dans la conclusion de son article, C. Lomba plaide pour que, dans les luttes d'émancipation, on ne néglige pas l'importance des « collectifs ouvriers et engagés », dont Alain Vigneron était un participant très actif. Si donc il faut défendre une « *industrialisation sur place contre la logique des flux financiers sans attaches* », ce n'est pas par nostalgie du bonheur industriel d'antan qui aurait été sans nuages, c'est par souci « *des cultures et des savoirs autonomes et distincts de ceux portés par les élites politiques,*

économiques et intellectuelles » dont sont détenteurs les membres de ces collectifs. Le sociologue rappelle combien les plans de restructuration négligent les compétences très fines de ces ouvriers de la sidérurgie souvent « reclassés » – en réalité déclassés et dégradés – dans des secteurs professionnels où ils sont réduits à leur « force physique de travail », autrement dit réduits à être un simple corps auquel on ne reconnaît aucun savoir spécifique.

11. « *Le mal-être des travailleurs est infernal mais le suicide est avant tout une affaire privée.* » Réaction du syndicat chrétien CSC au suicide d'Alain Vigneron, repris par exemple dans l'article « Un ouvrier belge se suicide et accuse Lakshmi Mittal », in *Le Soir*, Bruxelles, 15 octobre 2013, <http://www.lesoir.be>, consulté le 18 novembre 2013.

12. C'est ce que montrent très bien certaines séquences du documentaire *Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés* (Marc-Antoine Roudil & Sophie Bruneau, 2005).

13. J'emprunte librement cette formule au cinéaste, écrivain et intellectuel allemand Alexander Kluge. Cf. notamment sa *Chronique des sentiments* (Paris, Gallimard, 2000), dont de nombreux récits mettent en scène ce qu'il appelle la capacité protestataire originelle de l'être humain, qui renvoie tout à la fois à un rapport de confiance dans le monde et de riposte immédiate aux défis que celui-ci adresse aux hommes.

14. Les deux auteurs sont des sociologues spécialistes de la quantification. Dans la conclusion de leur ouvrage consacré au *Benchmarking* (Isabelle Bruno & Emmanuel Didier, *Benchmarking. L'État sous pression statistique*, Paris, La Découverte, 2013), consacré aux pratiques de gestion des institutions publiques par la statistique, ils militent pour le « stactactivisme » en invitant chaque citoyen à produire des contre-statistiques afin de contester sur leur propre terrain les pratiques comparatives qui contraignent désormais

de nombreux contextes professionnels. L'exemple de contre-statistiques qu'ils prennent est précisément celui des suicidés de France Télécom.

15. Je cite ici la dernière page du livre, intégralement disponible en ligne sur <http://www.editions-zone.fr>.

16. L'entreprise n'est plus dès lors une « seconde famille », comme on le dit souvent ; elle a prétention à devenir la famille tout court.

17. Il faudrait développer et étendre ces remarques à d'autres productions culturelles récentes. Il faudrait par exemple s'intéresser aux productions culturelles pour la jeunesse et pour les enfants. La série *Tinker Bell* (4 films, 2008-2012) créée par Disney Company pourrait être un beau cas d'étude. Dans sa version contemporaine, la Fée Clochette est une petite fille-fée laborieuse (*Tinker Bell* renvoie bien à l'idée d'une fée « bricoleuse ») qui, avec ses camarades, veille à ce que les autres fées puissent poursuivre leur œuvre positive auprès des humains. L'univers imaginaire de la série se veut rassurant, presque conforme au monde réel dans lequel nous vivons, contrairement au Neverland de *Peter Pan* où la fée a fait son apparition. C'est qu'il convient de mettre en valeur, en-deçà de tout conflit, le travail accompli par les fées bricoleuses pour garantir l'harmonie naturelle et sociale. Sur ce point, je m'appuie fortement sur le mémoire de fin d'études d'Anne-Catherine Renier : *Produire un univers féérique au XXI^e siècle. Le cas de Tinker Bell (Disney Fairies – 2008-2012), entre contes de fées et cinéma d'animation*, Master en Arts du Spectacle, Université de Liège, 2013-2014.

18. S. Kracauer, *Les Employés* (1930), trad. C. Orsoni, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 107.

19. « *Mis à pied parce que des anciens militaires ont été engagés. J'ai vendu tous mes meubles. Avant la guerre j'ai eu plusieurs affaires à moi, que j'ai dû abandonner suite à la guerre et à mon incorporation. Quand je suis rentré, ma femme est morte. Toutes mes*

économies ont été englouties par la grande escroquerie nationale (l'inflation). J'ai maintenant 51 ans et on me dit partout : „Nous n'engageons pas des gens aussi âgés.“ Ce qui me reste, c'est le suicide. C'est l'État allemand qui est notre assassin. » *Ibid.*, p. 53.

20. J. Kocka, « Capitalism and Bureaucracy in German Industrialization before 1914 », in *The Economic History Review*, vol. 34, n° 3, 1981, p. 453-468. J. Kocka décrit très précisément comment le modèle bureaucratique de l'industrie allemande, inspiré par l'évolution de la monarchie dans les siècles précédents, a progressivement construit dans la seconde moitié du XIX^e siècle une identité collective des employés en col blanc (*white-collar employee class*), soutenue par la mise en place de systèmes d'éducation spécialisés et par l'attribution d'assurances sociales spécifiques (loi de 1911).

21. Kracauer identifie une série de facteurs de désresponsabilisation des employés. Il mentionne bien sûr les conséquences de la mécanisation des tâches, qui rend les emplois monotones et ennuyeux. Il observe toutefois de nombreuses autres formes de mépris pour la personnalité des salariés qui concernent la gestion du personnel : activités de *teambuilding*, dirait-on aujourd'hui, où la constitution d'une communauté est visée comme un but en soi ; vieillissement social accéléré du personnel, qui fait qu'un homme de 25 ans peut déjà se sentir trop vieux pour le marché du travail ; soutien à des activités sportives, qui visent à canaliser et à refouler les forces personnelles et politiques qui sont inemployées, etc.

22. S. Kracauer, *op. cit.*, p. 90.

23. « *La manie profondément inscrite dans la bourgeoisie allemande de se distinguer de la masse par une marque quelconque, fût-elle imaginaire, fait obstacle à la solidarité entre les employés eux-mêmes. Ils ont tous besoin les uns des autres et chacun voudrait se distinguer de tous les autres. On pourrait se réjouir*

de cette infinie variété si elle était encadrée par une conviction commune. Mais elle fait obstacle à la prise de conscience de cette unité, au lieu de s'enraciner en elle. Même les employés de rang très inférieur se conduisent comme s'ils appartenaient à des univers différents. » *Ibid.*, pp. 91-92.

24. *Ibid.*, p. 99.

25. *Ibid.*

26. *Ibid.*, p. 100-107.

27. J. Kocka, *op. cit.*, p. 465.

28. W. Benjamin, « Un outsider attire l'attention. *Les Employés* de S. Kracauer », dans S. Kracauer, *op. cit.*, p. 132. Cet article de Benjamin est aussi connu en français sous le titre « Un marginal sort de l'ombre ».

29. C'est le titre du premier chapitre du livre de Kracauer.

30. Sur ce point, Antonia Birnbaum a fourni certaines réflexions préliminaires utiles. Cf. A. Birnbaum, « K... sociologue. À propos des *Employés* de S. Kracauer », in *Tumultes*, n° 17-18, 2002, p. 407.

31. S. Kracauer, *op. cit.*, p. 98.

32. W. Benjamin, *op. cit.*, p. 136.



R · É · S · U · M · É

En tant qu'il entraîne la fin de tout engagement, le suicide de l'ouvrier apparaît a priori comme l'acte de lutte le plus dépolitisé, tant dans les discours médiatiques que syndicaux. Partant du suicide d'un ouvrier métallurgiste du bassin sidérurgique liégeois, cet article entend passer outre à cette dépolitisation en réinscrivant d'abord l'engagement fatal du corps de l'ouvrier dans une écriture active de l'histoire – la disparition se fait alors paradoxalement antidote contre l'oubli – ; en envisageant ensuite cet engagement autodestructeur et solitaire du corps comme un geste de reconstruction et de réappropriation d'une identité collective contestée par la violence sociale à laquelle le suicidaire tente d'apporter une ultime réponse.

Abstract

Since it interrupts every minimal possibility of social struggle, the suicide of the worker is commonly considered by both the media and the trade unions as an apolitical act. Taking the recent suicide of a Belgian metallurgist as a starting point, this article questions the approach of the suicide as a pathologic reaction, by first considering this fatal act as a part of an active and militant historiography (the disappearance thus becomes paradoxically a way of preserving a memory); second by understanding this self-destructive and solitary act as an action of reconstruction and reappropriation of a collective identity, the latter being exactly the target of a social violence the worker tries to deal with in a constructive way.

